

LIBERTAIRE

ORGANE DE LA FEDERATION ANARCHISTE

Cinquante-septième année. — N° 308
VENDREDI 28 MARS 1952
LE NUMERO : 20 francs

Fondé en 1895 par Louise MICHEL et Sébastien FAURE

« INTERNATIONALE
ANARCHISTE »

Le crime de Melun CRIME DE GUERRE

LA BAISSÉ ILLUSOIRE

MALGRE la baisse, le public ne se précipite pas dans les magasins. C'est que les acheteurs sont suffisamment avertis, dans l'ensemble, pour ne point se laisser prendre à la politique gouvernementale et à celle des commerçants qu'inquiète la mévente, partout effective dans le monde. C'est aussi que le pouvoir d'achat n'est pas en mesure de répondre à l'offre des marchands. Les chaussures, les vêtements et tous les produits essentiels sont toujours aussi chers. Avec son maigre salaire le travailleur ne peut faire de folies !

De leur côté les fabricants ont plutôt l'air de se faire tirer l'oreille pour baisser leurs prix. Et si quelques détaillants font parfois un effort, les volontaires sont plus rares du côté des grossistes. La baisse est loin d'être un succès à part la baisse saisonnière qui s'exerce chaque année sur les œufs, les primeurs et les produits laitiers, en mars et avril, baisse naturelle celle-là.

On comprendra que devant ces piètres résultats le monde du travail n'ait pas lâché la proie pour l'ombre et maintienne ses légitimes revendications. On comprendra que si l'échelle mobile et la révision immédiate du salaire garanti figurent au rang des derniers soucis du Pinay de service, elles restent les exigences principales des travailleurs syndiqués et inorganisés.

Ce n'est pas une réduction de 14 francs sur le savon ou une ristourne de 5 % sur le fil à tricoter qui fera changer d'avis les salariés.

On comprendra que les travailleurs en chômage continuent à demander le droit de vivre et de travailler, que les accidentés du travail continuent à réclamer que cessent les cadences infernales et que les grévistes continuent à défendre leurs droits.

La baisse de deux francs sur le kilo de patates ou celle de trente francs sur le camembert n'entraînera pas la baisse de la combativité ouvrière. Et c'est bien ainsi. Car le patronat n'a pas encore entrepris la baisse de ses bénéfices scandaleux et l'Etat n'a pas encore fait baisser le monstrueux budget de guerre. Quant à la réaction bourgeoise elle est toujours à la hausse !

Alors pas de répit ! **LIB**
Pas d'armistice !

3.698 MILLIARDS : BUDGET 1952

Pour la guerre : 1.382 milliards

Le Secrétaire d'Etat au Budget vient de donner le détail des dépenses de l'Etat pour 1952 que nous énumérons ci-dessous :

LES DEPENSES BUDGETAIRES PAR FONCTION

Classées par fonction, les dépenses budgétaires s'élèvent de la façon suivante :

4.392 milliards pour la Défense nationale ; 443 pour la Reconstruction et la Construction ; 448 pour les Anciens Combattants ; 327 pour les Travaux publics, Transports et Communications ; 304 pour l'Education et la Culture ; 224 pour le Commerce, l'Industrie et la Santé publique, Assistance et Prévoyance ; 42 pour le Travail, main-d'œuvre et Sécurité Sociale ; 23 pour les Affaires étrangères ; 22 pour la Justice ; 42 Divers ; 9 pour les Pouvoirs publics et le Gouvernement.

3.698 milliards au total. Le budget 1952 s'est encore gonflé par rapport à 1951. La préparation aux immortelles sur l'autel de la Patrie englobe à elle seule 37 0/0 environ du budget général, alors que l'Education et la Culture n'en représente que 8 0/0, et la Santé Publique 4,6 0/0. L'Administration générale et la Police sont plus favorisées que cette dernière avec 2,6 0/0.

Moch pourra revenir au pouvoir ou tout-quant, les matriarches, les tuteurs, les « accoucheurs » d'aveux à tout prix, sont étonnés bien payés, à la dévotion de l'Etat quelque soit le ministre.

Dame Thémis passe aussi à la caisse pour l'ordre de 22 milliards. La magistrature est aux ordres dans la position du tireur couché. Il y a encore des affaires Marie Poupard dans l'air. Le plus gros morceau c'est incontesté la défense nationale, les frontières sont un peu élargies. Par exemple, l'Indochine située à 40.000 km. Et bien là-bas, c'est la France, la leur, pas la nôtre, mais c'est nous qui payons les pots cassés, l'impôt du sang. Une trentaine de mille français jonchent le sol pour la plus

APRÈS L'EXÉCUTION DE NOS CINQ CAMARADES DE BARCELONE

La protestation s'amplifie

MEXICO. — Le 20 mars grandiose manifestation avec la participation d'orateurs en exil de plusieurs républiques sud-américaines.

TEL AVIV. — Distributions de tracts, manifestations d'étudiants.

JERUSALEM. — Manifestation devant la légation française.

ROME. — Protestation, distributions de tracts.

NIMES. — Meeting, le 6 mars, à la grande salle des Fêtes du Foyer Commun, avec la participation de notre camarade Laneyre, et la Confédération Nationale du Travail Française, l'Union Départementale de la Confédération Générale du Travail Force Ouvrière du Gard, les Hommes de la Pensée Libre, le Syndicat des Instituteurs Autonomes, la Ligue des Droits de l'Homme et du Citoyen.

ST-ETIENNE. — Dimanche 23, plus de 500 travailleurs se sont réunis à la Bourse du Travail et aux abords pour manifester contre l'assassinat de nos cinq camarades.

Participaient à l'organisation du meeting : les syndicats de la C.N.T., de

Les gaspillages de l'Etat

Naguère, un ministre des Finances reconnaissait devant la Chambre que sur vingt-sept impôts en vigueur, vingt-quatre ne rapportaient rien du tout à l'Etat.

Et comme on lui demandait :

— Pourquoi ne les supprimez-vous pas ?

— Parce qu'ils font vivre, confessa-t-il, 40.000 fonctionnaires.

On voit, aujourd'hui, une somme de 160 millions inscrite au budget pour aider les industriels et commerçants participant aux Expositions internationales. Or...

Or, un commissaire des Finances a voulu avoir des précisions sur l'emploi de cette somme...

Voici celles qu'il a obtenues :

— Les industriels et commerçants n'ont reçu, l'an dernier, que vingt millions.

— Et les 140 autres ?

— Mais ils ont servi à payer le personnel chargé d'attribuer et de distribuer les 20 millions !

Qu'on vienne nous raconter, après cela, qu'il n'y a pas, sérieusement d'économies possibles !

LIB

3.698 MILLIARDS : BUDGET 1952

Pour la guerre : 1.382 milliards

Le Secrétaire d'Etat au Budget vient de donner le détail des dépenses de l'Etat pour 1952 que nous énumérons ci-dessous :

LES DEPENSES BUDGETAIRES PAR FONCTION

Classées par fonction, les dépenses budgétaires s'élèvent de la façon suivante :

4.392 milliards pour la Défense nationale ; 443 pour la Reconstruction et la Construction ; 448 pour les Anciens Combattants ; 327 pour les Travaux publics, Transports et Communications ; 304 pour l'Education et la Culture ; 224 pour le Commerce, l'Industrie et la Santé publique, Assistance et Prévoyance ; 42 pour le Travail, main-d'œuvre et Sécurité Sociale ; 23 pour les Affaires étrangères ; 22 pour la Justice ; 42 Divers ; 9 pour les Pouvoirs publics et le Gouvernement.

3.698 milliards au total. Le budget 1952 s'est encore gonflé par rapport à 1951. La préparation aux immortelles sur l'autel de la Patrie englobe à elle seule 37 0/0 environ du budget général, alors que l'Education et la Culture n'en représente que 8 0/0, et la Santé Publique 4,6 0/0. L'Administration générale et la Police sont plus favorisées que cette dernière avec 2,6 0/0.

Moch pourra revenir au pouvoir ou tout-quant, les matriarches, les tuteurs, les « accoucheurs » d'aveux à tout prix, sont étonnés bien payés, à la dévotion de l'Etat quelque soit le ministre.

Dame Thémis passe aussi à la caisse pour l'ordre de 22 milliards. La magistrature est aux ordres dans la position du tireur couché. Il y a encore des affaires Marie Poupard dans l'air. Le plus gros morceau c'est incontesté la défense nationale, les frontières sont un peu élargies. Par exemple, l'Indochine située à 40.000 km. Et bien là-bas, c'est la France, la leur, pas la nôtre, mais c'est nous qui payons les pots cassés, l'impôt du sang. Une trentaine de mille français jonchent le sol pour la plus

grande gloire des étoiles, pour le plus grand profit de la finance. En fait, ils ne veulent pas l'abandonner, l'Indochine. Que penser du répugnant optimisme du Letourneau en fonction ? Ça ne lui coûte rien de soutenir le moral, M. le Ministre se rend à Hanoi, si ça commence à sentir le brûlé, on reprend bien vite l'avion et on fait au retour une rassurante déclaration. Maurice Schumann (le parachutiste) a des émules dans son parti.

Cela durera encore combien de temps ? Jusqu'au jour où tous les exploités, tous les futurs assassinés voudront, dans un élan général, abattre l'Etat et tous ses rouages corrotts.

Le salut, la libération des ouvriers est à ce prix.

R. GERARD.

Le Film de la Semaine

FRANCE

Echec de négociations de salaires dans le textile.

— Les exportations françaises de produits sidérurgiques sont en perte de vitesse.

— Pinay reçoit les métallurgistes lorrains et leur déclare : « Il ne convient pas pour le moment d'augmenter les salaires. »

— Jean Deshayes, condamné à dix ans pour un crime qu'il n'avait pas commis est enfin libéré.

ALLEMAGNE

Les social-démocrates et les libéraux reprochent au chancelier Adenauer d'avoir reconnu de facto l'autonomie sarroise.

MAROC

Le sultan du Maroc demande la révision du traité de protectorat et réclame la constitution d'un gouvernement chérifien chargé de négocier.

EGYPTE

Sur la demande du Cabinet égyptien,

F.O., de la C.F.T.C., le Syndicat Autonome des Instituteurs.

Après que le délégué de chaque organisation ait apporté l'expression de la solidarité des travailleurs qu'il représentait (notamment en particulier la très belle intervention du camarade Frank, des Instituteurs), le président de séance, Duperray, lut les nombreux messages de sympathie parvenus de tout le département de la Loire et céda la parole au camarade Fontenis qui célébra l'héroïsme des militants de la C.N.T. et de la F.A.I., montrant que leur lutte, en dehors des deux blocs impérialistes montrait la voie à suivre à tous les travailleurs du monde.

Puis, avant de se disperser, l'assemblée à l'appel de Duperray observa, debout et bouleversée d'émotion une minute de recueillement à la mémoire de nos cinq martyrs.

NEW-YORK. — Le mardi 25 mars, à Freedom House, avec les représentants de toutes les organisations syndicales et des Espagnols exilés.

LONDRES. — Le jeudi 27 mars, à Memorial Hall, organisé par « Freedom Press », avec Fenner Brockway et Herbert Read.

LYON. — Vendredi 28 mars à la salle des Sociétés Industrielles, à 20 h. 30. Orateur : Fontenis.

PARIS. — Meeting organisé salle Wagram, par les « Amis de la République Espagnole », le mardi 25 mars 1952.

GRENOBLE. — Le 8 mars, manifestation de rues avec distribution de tracts.

COUP D'ŒIL SUR LE MAROC

DANS une lettre à Vincent Auriant, le sultan du Maroc vient de demander la révision du traité de protectorat. Allal el Fassi, chef de l'Istiqlal, parti de l'Indépendance, n'est, dit-on, pas étranger à la décision de Sa Majesté chérifienne, non plus que la Ligue arabe.

Au Maroc, comme en Tunisie, les nationalistes musulmans visent à l'émancipation du pays. Mais avec moins de violence, l'idée de nation étant moins forte chez les Marocains que chez les Tunisiens.

L'Istiqlal d'ailleurs ne ressemble en rien au Néo-Destour et il n'a pas, comme ce dernier, l'appui d'une U.G.T.T. organisée et puissante rassemblant l'ensemble des travailleurs tunisiens. Les dirigeants nationalistes marocains et tunisiens sont eux aussi très différents. Un Ahmed Belafrej, secrétaire général de l'Istiqlal, n'a rien de commun avec le leader du Néo-Destour, Bourguiba. Les chefs de l'Istiqlal sont de gros et riches commerçants, des hommes d'affaires après au gain. On ne conçoit pas que le prolétariat marocain puisse se donner de tels dirigeants.

De fait, le « front national » marocain ne comprend que 120.000 membres, appartenant aux classes moyennes, sur une population de neuf millions d'habitants. Le sultan lui-même, retiré dans ses palais, à Casablanca ou à Rabat, est très éloigné d'être un objet de vénération. Les millions que les pachas versent au sultan Sidi Mohammed proviennent de la sueur des burnous au même titre que la richesse des industriels européens établis dans les grandes villes marocaines.

Si, en Tunisie, le nationaliste est souvent ouvrier, au Maroc, il est toujours bourgeois.

Le travailleur des mines de plomb de Zeldja, celui des pétroles ou celui des phosphates sait que l'Indépendance du Maroc ne changera pas son sort. Le patron marocain n'est pas moins exigeant que le patron français, suisse ou belge ou américain. Avec l'un comme avec les autres, il est condamné à loger dans des bidonvilles infects et à manger juste assez pour

ne pas mourir de faim. Son frère est le fellah d'Egypte qui, dans un sursaut de colère, incendia le Caire. Comme le fellah misérable des bords du Nil, le prolétaire marocain rêve de mettre le feu à tout ce qui fait son malheur. Il entre dans les attributions de l'Internationale prolétarienne de lui apporter les allumettes.

Serge NINN.

ne pas mourir de faim. Son frère est le fellah d'Egypte qui, dans un sursaut de colère, incendia le Caire. Comme le fellah misérable des bords du Nil, le prolétaire marocain rêve de mettre le feu à tout ce qui fait son malheur. Il entre dans les attributions de l'Internationale prolétarienne de lui apporter les allumettes.

Serge NINN.

ne pas mourir de faim. Son frère est le fellah d'Egypte qui, dans un sursaut de colère, incendia le Caire. Comme le fellah misérable des bords du Nil, le prolétaire marocain rêve de mettre le feu à tout ce qui fait son malheur. Il entre dans les attributions de l'Internationale prolétarienne de lui apporter les allumettes.

Serge NINN.

ne pas mourir de faim. Son frère est le fellah d'Egypte qui, dans un sursaut de colère, incendia le Caire. Comme le fellah misérable des bords du Nil, le prolétaire marocain rêve de mettre le feu à tout ce qui fait son malheur. Il entre dans les attributions de l'Internationale prolétarienne de lui apporter les allumettes.

Serge NINN.

ne pas mourir de faim. Son frère est le fellah d'Egypte qui, dans un sursaut de colère, incendia le Caire. Comme le fellah misérable des bords du Nil, le prolétaire marocain rêve de mettre le feu à tout ce qui fait son malheur. Il entre dans les attributions de l'Internationale prolétarienne de lui apporter les allumettes.

Serge NINN.

ne pas mourir de faim. Son frère est le fellah d'Egypte qui, dans un sursaut de colère, incendia le Caire. Comme le fellah misérable des bords du Nil, le prolétaire marocain rêve de mettre le feu à tout ce qui fait son malheur. Il entre dans les attributions de l'Internationale prolétarienne de lui apporter les allumettes.

Serge NINN.

ne pas mourir de faim. Son frère est le fellah d'Egypte qui, dans un sursaut de colère, incendia le Caire. Comme le fellah misérable des bords du Nil, le prolétaire marocain rêve de mettre le feu à tout ce qui fait son malheur. Il entre dans les attributions de l'Internationale prolétarienne de lui apporter les allumettes.

Serge NINN.

ne pas mourir de faim. Son frère est le fellah d'Egypte qui, dans un sursaut de colère, incendia le Caire. Comme le fellah misérable des bords du Nil, le prolétaire marocain rêve de mettre le feu à tout ce qui fait son malheur. Il entre dans les attributions de l'Internationale prolétarienne de lui apporter les allumettes.

Serge NINN.

ne pas mourir de faim. Son frère est le fellah d'Egypte qui, dans un sursaut de colère, incendia le Caire. Comme le fellah misérable des bords du Nil, le prolétaire marocain rêve de mettre le feu à tout ce qui fait son malheur. Il entre dans les attributions de l'Internationale prolétarienne de lui apporter les allumettes.

Serge NINN.

ne pas mourir de faim. Son frère est le fellah d'Egypte qui, dans un sursaut de colère, incendia le Caire. Comme le fellah misérable des bords du Nil, le prolétaire marocain rêve de mettre le feu à tout ce qui fait son malheur. Il entre dans les attributions de l'Internationale prolétarienne de lui apporter les allumettes.

Serge NINN.

ne pas mourir de faim. Son frère est le fellah d'Egypte qui, dans un sursaut de colère, incendia le Caire. Comme le fellah misérable des bords du Nil, le prolétaire marocain rêve de mettre le feu à tout ce qui fait son malheur. Il entre dans les attributions de l'Internationale prolétarienne de lui apporter les allumettes.

Serge NINN.

ne pas mourir de faim. Son frère est le fellah d'Egypte qui, dans un sursaut de colère, incendia le Caire. Comme le fellah misérable des bords du Nil, le prolétaire marocain rêve de mettre le feu à tout ce qui fait son malheur. Il entre dans les attributions de l'Internationale prolétarienne de lui apporter les allumettes.

Serge NINN.

ne pas mourir de faim. Son frère est le fellah d'Egypte qui, dans un sursaut de colère, incendia le Caire. Comme le fellah misérable des bords du Nil, le prolétaire marocain rêve de mettre le feu à tout ce qui fait son malheur. Il entre dans les attributions de l'Internationale prolétarienne de lui apporter les allumettes.

Serge NINN.

ne pas mourir de faim. Son frère est le fellah d'Egypte qui, dans un sursaut de colère, incendia le Caire. Comme le fellah misérable des bords du Nil, le prolétaire marocain rêve de mettre le feu à tout ce qui fait son malheur. Il entre dans les attributions de l'Internationale prolétarienne de lui apporter les allumettes.

Serge NINN.

ne pas mourir de faim. Son frère est le fellah d'Egypte qui, dans un sursaut de colère, incendia le Caire. Comme le fellah misérable des bords du Nil, le prolétaire marocain rêve de mettre le feu à tout ce qui fait son malheur. Il entre dans les attributions de l'Internationale prolétarienne de lui apporter les allumettes.

Serge NINN.

ne pas mourir de faim. Son frère est le fellah d'Egypte qui, dans un sursaut de colère, incendia le Caire. Comme le fellah misérable des bords du Nil, le prolétaire marocain rêve de mettre le feu à tout ce qui fait son malheur. Il entre dans les attributions de l'Internationale prolétarienne de lui apporter les allumettes.

Serge NINN.

ne pas mourir de faim. Son frère est le fellah d'Egypte qui, dans un sursaut de colère, incendia le Caire. Comme le fellah misérable des bords du Nil, le prolétaire marocain rêve de mettre le feu à tout ce qui fait son malheur. Il entre dans les attributions de l'Internationale prolétarienne de lui apporter les allumettes.

Serge NINN.

ne pas mourir de faim. Son frère est le fellah d'Egypte qui, dans un sursaut de colère, incendia le Caire. Comme le fellah misérable des bords du Nil, le prolétaire marocain rêve de mettre le feu à tout ce qui fait son malheur. Il entre dans les attributions de l'Internationale prolétarienne de lui apporter les allumettes.

Serge NINN.

ne pas mourir de faim. Son frère est le fellah d'Egypte qui, dans un sursaut de colère, incendia le Caire. Comme le fellah misérable des bords du Nil, le prolétaire marocain rêve de mettre le feu à tout ce qui fait son malheur. Il entre dans les attributions de l'Internationale prolétarienne de lui apporter les allumettes.

Serge NINN.

ne pas mourir de faim. Son frère est le fellah d'Egypte qui, dans un sursaut de colère, incendia le Caire. Comme le fellah misérable des bords du Nil, le prolétaire marocain rêve de mettre le feu à tout ce qui fait son malheur. Il entre dans les attributions de l'Internationale prolétarienne de lui apporter les allumettes.

Serge NINN.

ne pas mourir de faim. Son frère est le fellah d'Egypte qui, dans un sursaut de colère, incendia le Caire. Comme le fellah misérable des bords du Nil, le prolétaire marocain rêve de mettre le feu à tout ce qui fait son malheur. Il entre dans les attributions de l'Internationale prolétarienne de lui apporter les allumettes.

Serge NINN.

ne pas mourir de faim. Son frère est le fellah d'Egypte qui, dans un sursaut de colère, incendia le Caire. Comme le fellah misérable des bords du Nil, le prolétaire marocain rêve de mettre le feu à tout ce qui fait son malheur. Il entre dans les attributions de l'Internationale prolétarienne de lui apporter les allumettes.

Serge NINN.

ne pas mourir de faim. Son frère est le fellah d'Egypte qui, dans un sursaut de colère, incendia le Caire. Comme le fellah misérable des bords du Nil, le prolétaire marocain rêve de mettre le feu à tout ce qui fait son malheur. Il entre dans les attributions de l'Internationale prolétarienne de lui apporter les allumettes.

Serge NINN.

ne pas mourir de faim. Son frère est le fellah d'Egypte qui, dans un sursaut de colère, incendia le Caire. Comme le fellah misérable des bords du Nil, le prolétaire marocain rêve de mettre le feu à tout ce qui fait son malheur. Il entre dans les attributions de l'Internationale prolétarienne de lui apporter les allumettes.

Serge NINN.

ne pas mourir de faim. Son frère est le fellah d'Egypte qui, dans un sursaut de colère, incendia le Caire. Comme le fellah misérable des bords du Nil, le prolétaire marocain rêve de mettre le feu à tout ce qui fait son malheur. Il entre dans les attributions de l'Internationale prolétarienne de lui apporter les allumettes.

Serge NINN.

ne pas mourir de faim. Son frère est le fellah d'Egypte qui, dans un sursaut de colère, incendia le Caire. Comme le fellah misérable des bords du Nil, le prolétaire marocain rêve de mettre le feu à tout ce qui fait son malheur. Il entre dans les attributions de l'Internationale prolétarienne de lui apporter les allumettes.

Serge NINN.

ne pas mourir de faim. Son frère est le fellah d'Egypte qui, dans un sursaut de colère, incendia le Caire. Comme le fellah misérable des bords du Nil, le prolétaire marocain rêve de mettre le feu à tout ce qui fait son malheur. Il entre dans les attributions de l'Internationale prolétarienne de lui apporter les allumettes.

Serge NINN.

ne pas mourir de faim. Son frère est le fellah d'Egypte qui, dans un sursaut de colère, incendia le Caire. Comme le fellah misérable des bords du Nil, le prolétaire marocain rêve de mettre le feu à tout ce qui fait son malheur. Il entre dans les attributions de l'Internationale prolétarienne de lui apporter les allumettes.

Serge NINN.

ne pas mourir de faim. Son frère est le fellah d'Egypte qui, dans un sursaut de colère, incendia le Caire. Comme le fellah misérable des bords du Nil, le prolétaire marocain rêve de mettre le feu à tout ce qui fait son malheur. Il entre dans les attributions de l'Internationale prolétarienne de lui apporter les allumettes.

Serge NINN.

ne pas mourir de faim. Son frère est le fellah d'Egypte qui, dans un sursaut de colère, incendia le Caire. Comme le fellah misérable des bords du Nil, le prolétaire marocain rêve de mettre le feu à tout ce qui fait son malheur. Il entre dans les attributions de l'Internationale prolétarienne de lui apporter les allumettes.

Serge NINN.

TOUTE la presse s'est emparée de « l'incident » de Melun où le 18 mars un ouvrier a été écrasé par un camion militaire américain.

La presse au service de la bourgeoisie a tenté de minimiser, de camoufler derrière les informations gouvernementales « l'incident » en « accident de la route ». Les journaux pseudo-indépendants, embarrasés pour prendre position se sont contentés de reproduire le communiqué officiel. La presse stalinienne a fait du délire anti-américain.

D'abord, que s'est-il passé à Melun ? Depuis cinq semaines, les ouvriers des entreprises Delattre et Frouars de Danemoulin-Les-Lys (près Melun) étaient en grève. Lundi 17 mars, devant le refus brutal de la direction d'accepter 5 % (!) d'augmentation incluse dans les salaires et de poursuivre les négociations, les ouvriers enfilèrent les deux directeurs dans leur bureau. Ils sont informés qu'ils seront libérés quand la discussion reprendra et que satisfaction sera donnée.

Les C.R.S. interviennent et assaillent l'usine à la bombe lacrymogène. Dans la bagarre des ouvriers sont blessés et le matériel de l'usine endommagé. Le lendemain, une grève quasi générale paralysa les usines de Melun. Les travailleurs, en cortège, se rendent à la préfecture.

C'est alors que deux camions américains de la base de Fontainebleau se présentent en queue du cortège, se rangent à gauche pour doubler afin de poursuivre leur route. En réponse à l'impatience des manifestants réclamaient le passage, les manifestants conspuent les chauffeurs qui, pris de peur, foncent en avant. La foule s'écartant à temps pour le passage au premier véhicule. Un assaut du second camion par quelques militants obligea-t-il le conducteur à une manœuvre qui se termina contre un mur où un ouvrier fut coincé et écrasé, ou bien le conducteur, pris de rage, eut l'intention de prendre le risque de tuer pour passer ?

Crime américain ! L'armée U.S. appuie les C.R.S. ! hurlent les stalinien.

Nous n'en sommes pas encore, en ce pays, à l'intervention étrangère pour la répression sociale. Il est toutefois possible qu'un jour, la troupe américaine intervienne dans les conflits sociaux, si le P.C.F. arrive à mobiliser la classe ouvrière contre la présence des soldats américains en France.

LYON. — Vendredi 28 mars à la salle des Sociétés Industrielles, à 20 h. 30. Orateur : Fontenis.

PARIS. — Meeting organisé salle Wagram, par les « Amis de la République Espagnole », le mardi 25 mars 1952.

GRENOBLE. — Le 8 mars, manifestation de rues avec distribution de tracts.

LYON. — Vendredi 28 mars à la salle des Sociétés Industrielles, à 20 h. 30. Orateur : Fontenis.

PARIS. — Meeting organisé salle Wagram, par les « Amis de la République Espagnole », le mardi 25 mars 1952.

GRENOBLE. — Le 8 mars, manifestation de rues avec distribution de tracts.

LYON. — Vendredi 28 mars à la salle des Sociétés Industrielles, à 20 h. 30. Orateur : Fontenis.

PARIS. — Meeting organisé salle Wagram, par les « Amis de la République Espagnole », le mardi 25 mars 1952.

GRENOBLE. — Le 8 mars, manifestation de rues avec distribution de tracts.

LYON. — Vendredi 28 mars à la salle des Sociétés Industrielles, à 20 h. 30. Orateur : Fontenis.

PARIS. — Meeting organisé salle Wagram, par les « Amis de la République Espagnole », le mardi 25 mars 1952.

GRENOBLE. — Le 8 mars, manifestation de rues avec distribution de

ENFANCE... JEUNESSE... SPORT ET MUSIQUE MILITAIRE...

AVEZ-VOUS écouté la « Radio » vendredi dernier, vers 19 heures ? Domage ! Vous auriez eu l'occasion de vous délecter quelques instants avec l'émission « Soldats de la Terre ».

La R. D. F. a envoyé son speaker à Antibes, où se trouve le merveilleux « Collège du Soldat », du moins c'est le nom qu'ils lui donnent.

Le reportage — certainement pour plus de facilité — a été commenté devant maquette, c'est tellement plus pratique !

Le temps d'engagement a été réduit à deux ans au lieu de trois. On n'attrape pas les mouches avec du vinaigre.

Mais ne croyez pas que vous trouvez là une vie de caserne. Non, vous voulez rire, fini les vieux temps, fini les adjutants-flicks, les convales, la tôle, cela n'est plus, on modernise !...

Un véritable paradis, quoi ! La preuve ? Le commandant a dit au reporter que l'on pratiquait surtout le sport à Antibes, sport de combat, bien entendu, lutte, boxe, judo — où l'on apprend certainement comment poignarder un homme par derrière et comment lui crever les yeux à l'aide des pouces !

L'été, rajoute le commandant, puisque « nous » avons la mer, « nous » faisons de la natation. Un peu spéciale, il est vrai, puisque les hommes s'entraînent surtout aux manœuvres de débarquement.

Puis, gentiment, « ils » se sont dirigés vers le foyer du soldat. Superbe bungalow admirablement décoré avec son bar, ses poteries provençales, sa belle vue sur la mer, et à l'intérieur du bungalow les soldats. Les soldats, ou plutôt les athlètes que le speaker va interviewer : « Dites donc, vous vous êtes engagé

pour combien de temps et pourquoi ? » Demande précise. Que va-t-il répondre ?

« Moi, je me suis engagé pour deux ans, et... et pour pratiquer notre sport favori. »

Nom de Dieu ! Il fut un temps où l'on s'engageait pour autre chose que s'amuser ou faire du sport.

Pauvre France ! « Vous trouvez le temps de travailler quand même ? »

« Ben oui, nous avons quelques heures de liberté par jour. »

Pauvre imbécile que je suis. Moi qui croyais que le sport était une expression de la liberté. L'homme dans la nature. Il est vrai que dans ce cas il s'agit surtout de nature morte !...

Après avoir mesuré, contemplé, comparé les performances sportives de chacun, le speaker : « Vous allez bientôt pouvoir les engager dans un cirque ? mon commandant ? »

« Non, je vais les garder comme moniteurs, ce sont de braves enfants. » Les voilà bien, les pères dénaturés ! Et le bla-bla-bla continue ; ici, un qui a grossi de sept kilos en un an (la France a besoin de gars « gonflés », pas vrai !)

Un autre qui était champion de France de gréco-romaine qui est venu au « Collège pour sa bonne réputation » (sic).

Par contre, celui-là est venu parce que sa santé était déficiente.

Pauvre chou ! Un séjour aux forges de Renault l'aurait pourtant bien remonté.

Tous des excuses, mais pas un seul qui soit venu pour sa chère mère-patrie, ingrats, va !

Enfin, l'émission se termine. Le specta-

ker espère que, comme dans la chanson, ce ne sera qu'un an de revoir.

Heureusement que les jeunes de France ne seront pas dupes. Ils savent que s'il existe un « Collège de soldats », il existe des milliers d'autres bâtiments que l'on nomme casernes. Et qui eux ne sont pas des collèges, qu'en guise de sport, on fait dix tours de cour le fusil à bout de bras, la mer bleue, c'est le lavabo pour 50 où l'on gèle l'hiver parce qu'il n'y a pas de carreaux, la nourriture y est pourrie et l'on ne grossit pas, on y creve !

Espérons que, comme dans la chanson, ce ne sera qu'un an de revoir.

Oui, un an de revoir, pour que nous puissions tous aller à Antibes, et partout où se tient la gangrène militariste pour balayer tous les commandants en short ou non et les salopards qui parlent gymnastique en pensant que le prochain casse-pipe s'annonce bien.

Oui, les jeunes ne seront pas dupes. Y aurait-il mille Antibes en France, ils y iraient toujours non au militarisme, germe de guerre et à toute cette pourriture que seule la Révolution sociale saura anéantir.

APPEL AUX JEUNES

Nous informons les camarades que les heures de réunion de la Commission des Jeunes sont changées, ainsi que le lieu de réunion.

En conséquence, la commission se réunit le mercredi, de 20 h. 30 à 22 h. 30, à la « Chope du Combat », 2, rue de Meaux (place du Colonel-Fabien).

Nous ne poussons pas plus loin la démonstration. Si nos journaux scolaires ne servent ni l'inspiration, ni l'éducation, ni l'information du Public, quels sont pour nous les journaux qui circulent actuellement en périodiques ceux qui, vraiment, peuvent prétendre à satisfaire aux exigences de l'article 90 ?

Au nom du simple bon sens, au nom de la propriété française, au nom de la propriété de l'Etat-civil, de l'école, de l'Université, de l'Institut, de l'École, de l'Université, les instituteurs ne s'inclinent pas !

AN CLAIR DE LA LUNE, journal de l'École Jules-Ferry, 25 rue de l'Université. - Une chasse pénible. - Un accident. - Les Maures. - La petite guerre. - La tempête. - Activités du port. - Jeux.

L'ESPOIR, journal de l'École de Rigny-Ussé (Indre-et-Loire). - L'hiver. - Registres de l'état-civil. - Pêche de l'étang. - Une trouvaille. - Château de Montsoreau. - Un coq mort vivant. - Dans les bois. - Vie de l'école. - Jeux.

Le gérant : C. FREINET.

Variole ou Peste ? MÉDECIN OU GOUVERNEMENT ?

UNE épidémie de variole vient d'éclater à Marseille, où elle a fait 3 morts, et menace de s'étendre dans le Var et la Vaucluse. D'où vient-elle ?

Au début du mois de janvier, un cas de variole fut constaté sur le Pasteur, paquebot servant au transport des troupes d'Extrême-Orient. Le soldat contaminé fut débarqué à Oran, ainsi que 80 de ses camarades.

Nous expliquerait-on alors comment, au mépris des règlements sanitaires internationaux, les soldats en incubation de variole furent-ils autorisés à débarquer ?

Et à se rendre en ville ? Nous expliquerait-on pourquoi l'équipage du Pasteur n'a pas été assigné au moins 20 jours ? M. Ribeyre, ministre de la Santé, ignore-t-il les règlements qu'il est chargé — de par sa fonction — de faire respecter ? Ignore-t-il la responsabilité qu'il encourt dans la propagation de la maladie ? Dans les contaminations successives : le 11 janvier d'un traillier sénégalais et de son médecin, le 17 février d'un travailleur noir, des médecins, infirmiers, étudiants et malades de la « Conception », et enfin de la population civile tout entière.

Ignore-t-il la responsabilité qu'il encourt dans la mort du travailleur noir, de la fillette de 5 ans et de sa mère à Hyères ?

M. Letourneau, ministre des Etats associés, a-t-il laissé l'épidémie se propager pour ne pas affecter le moral des troupes des théâtres d'Extrême-Orient ?

Qui nous expliquera l'incompréhensible incurie des autorités médicales locales ? Avait-elles reçu des ordres ? Et de qui ? Vont-elles laisser la peste s'étendre comme la variole ?

Fera-t-on la lumière sur ces questions ou la responsabilité de trop hautes personnalités y est-elle engagée ?

Pourvu que nous n'empêchions pas quelques ministres d'être encore ministres, il y a si longtemps que trois morts ne pèsent plus lourd à la conscience d'un gouvernement !

Le gérant : C. FREINET.

M. Jules Catoire, député du Pas-de-Calais, la Présidence du Conseil (Service juridique et technique de la Presse) précise :

La Commission Paritaire des Papiers de Presse, statuant conformément aux dispositions du Décret du 25 mars 1920, a estimé que les journaux scolaires ne satisfaisaient pas aux prescriptions législatives précitées. Cette Commission, composée à nombre égal de représentants des organisations professionnelles de la Presse et des Départements ministériels intéressés, et seule compétente en la matière et les textes en vigueur ne m'habilitent pas à réformer ou modifier sa décision.

Sauf erreur, le président de cette Commission serait M. Albert Bayet. De tous ces journaux scolaires, que nous croyons exclusivement administrative, comporte des représentants des organisations professionnelles. Nous allons leur faire tenir le présent rapport en leur propre légalité. Forts de ce précédent — et qui compte — les P.T.T. pourront toujours supprimer le bénéfice des périodiques à n'importe quelle publication, ce qui serait manifestement contraire aux principes démocratiques.

Le gérant : C. FREINET.

ans : ce qu'ils écrivent aujourd'hui suffit.

Ca suffirait même à faire déguerpir une bouche d'égout ou un fléariet au grand complet.

Peut-être pas des fléariets quand même — ils se trouveraient des affinités. Mais faites l'expérience de lire « Rivarol » à hante voix dans une bass-cour.

Finissons-en. Voici la conclusion impitoyable de Paraz :

« Ils ne vous feront pas fusiller pour cela. Ah ! si d'autres vous fusillent, parlez, ça les laisse de glace. »

Encore heureux de ne pas se faire traiter de pourvoyeurs de potes par un collaborateur de ces spécialistes de la question.

Le gérant : C. FREINET.

CHEZ LES AUTRES

Rivarol (du 14 mars 1952).

M. Albert Paraz nous y consacre une trentaine de lignes. Ça commence assez mal pour moi.

« J'ai encore fait de la peine à notre ami Cavan, du « Libertaire »... »

« Notre ami Cavan »... Cette vache-là veut me compromettre. Après tout le bien que j'ai fait dire de ses livres, après tout le mal que je n'ai pas dit de ses articles ! Quelle ingratitude.

« ... Notre ami Cavan, du « Libertaire », qui nous révèle les curieux fondements de son subconscient... »

Et pour découvrir aux yeux du monde horrifié les putrides stagnations qui croulent au tréfonds de mon Moi secret. Paraz cite la fin de mon papier du 2-2-52 :

« M. Paraz soigne une réputation de franchise brutale solidement établie. Est-il un affreux faux-jeton, un salaud ou un jobard ? Il collabore à « Rivarol ». Cela pourrait être une réponse. »

— Prière à tous les lecteurs psychanalystes de m'envoyer d'urgence leur diagnostic. Qu'ils me disent toute la vérité. Je serai fort.

Tout de même, tenter de dévoiler mes infirmités profondes, c'est d'autant plus écumant de la part de Paraz, que moi, comme on peut en juger, je n'ai jamais dit que la mort n'est que ce que je pensais du journaliste qu'il est devenu. Mais continuons :

« Le Libertaire » est un insecte détestable. Pour juger un homme, il ne s'occupe pas de ce qu'il écrit, il épiluche la colonne d'à-côté. Quand au superlibertaire, il dépiste ce que le voisin de colonne a écrit dans un journal disparu depuis dix ans. Ce n'est pas, à proprement parler, très intelligent, mais c'est si sympathique.

Et si humain ! Comprend pas. Que je sache, nous avons toujours « jugé » Paraz en fonction de ses articles et non pas de ceux des sous-pâtés de nazisme qui l'environnent.

Où bien — ce qui serait si sympathique. Et si humain ! — faut-il comprendre qu'il déplaît à Paraz d'être assimilé à ceux qu'il hante ?

En tous cas, pour ce que regarde ces derniers, un « superlibertaire » même pas très intelligent n'a nul besoin d'aller chercher ce qu'ils écrivaient il y a dix

LES FEMMES ET LA VIE

COLOMBES DE LA PAIX...

LES femmes, c'est certain, ne veulent pas la guerre. Et comme on veut nous y amener, elles essaient de réagir, de se faire entendre. Quel gâteau pour les stalinistes. Ils sont pas tous les mignons, ils savent bien que les femmes quand elles s'y mettent ça fait du bruit. Leur politique les a amenés à se prétendre « les défenseurs de la paix », pour cela tous les moyens sont bons et les femmes et leur haine de la guerre, deviennent un instrument de plus à leur projet.

Bla-bla et sentiments, et en avant pour les meetings.

La fièvre de préparation a donné d'ailleurs un joli résultat. 120.000 déléguées aux 70 rassemblements de femmes pour la France. Arrivons vite par exemple à Genève le 9 mars où 40.000 déléguées pensaient en toute sincérité faire poids contre la guerre...

Elles sont bien au chaud là, s'aimant toutes, l'ouvrière et la commerçante (qu'en pense-t-elle l'ouvrière quand elle paye le quart de beurre ?), la catholique pratiquante et la coco de choc (bah, c'est pas ça qui sépare), la midinette et l'écrivain (beau sujet, tiens !).

La belle surprise-partie que voilà... On a même le théâtre. C'est si beau la tête d'Eugénie Cotton entourée des chapeaux des cinq grands (en sortant elles verront encore le nôtre sur le poste de police, la caserne et les ministères... Et puis quoi, on pleure ici. A la tribune la maman de la petite Denise Buisson assassinée à Oradour, Mme Fontano dont les trois fils furent fusillés... etc... Ça c'est du poignant, c'est pas comme un défilé de mannequins... Et puis même l'émotion est si grande que cela devient le délire quand le papa d'Henri (Martin) vient dire bonjour de la part de son héroïque fils... (Entre nous, on connaît le point faible des femmes, des que les mots : maman, papa, petit père...

On nous donne des résultats de « victoire » pour des tas de petites revendications et des cahiers à signer contre les impôts de guerre, pour des salaires meilleurs, etc...

Et puis, la séance est levée. Le parti est content. Ça a bien marché. Il ronronne le parti. Evidemment il n'a pas besoin de se casser la tête pour l'instant. C'est du bon boulot. Si un jour il doit expliquer le contraire, ça sera simple. Si un jour la Russie fait la guerre, il faudra bien qu'il trouve le moyen d'expliquer pourquoi les ouvrières russes, elles, auront travaillé aux usines d'armement. Si un jour même il doit expliquer pourquoi il estime qu'il faut se battre, il pense que ce sera tout simple, le parti.

Mais moi, je ne sais pas si parmi les femmes, il y en aura beaucoup qui accepteront de grand cœur que leur compagnon ou leur fils aille se faire tuer, que ce soit pour les uns ou pour les autres, ce ne sera jamais pour le bonheur de l'ouvrière et de son foyer. Son bonheur, c'est justement la vie. Les femmes veulent prouver leur haine de la guerre. Pourront-elles croire longtemps aux masques des soi-disant Partisans de la paix ?

PASCALE.

Schuman et Adenauer contre la Sarre

LA question sarroise, vieille querelle franco-allemande à la fois économique (charbon), culturelle (antagonisme entre les enseignements français et allemand) revient sur le tapis au moment où les représentants du quai d'Orsay et de Bonn parlent de faire l'Europe.

Adenauer reprend en sourdine les arguments d'Hitler, au sujet de la Sarre opprimée et le gouvernement français, qui a l'appui d'Hoffmann (le président du Conseil sarrois), considère que la Sarre doit toute sa « prospérité » à la France.

On voit nettement que les intérêts capitalistes dans ce petit pays (1.881 km² et 950.000 habitants) s'affrontent.

Deux mémorandums allemands disent que les libertés démocratiques n'existent pas, ce qui signifie pour Adenauer (qui se fiche de ces libertés) que les associations pour le rattachement de la Sarre à l'Allemagne sont persécutées par le gouvernement Hoffmann. D'autre part, Adenauer estime que le gouvernement sarrois n'a pas à contracter des accords internationaux (liens effectués sous l'influence française).

Ainsi le quai d'Orsay agit pour rattacher la Sarre à l'économie française tout en lui laissant son « autonomie » politique, et Grandval, l'ambassadeur français à Sarrebruck « travaille » dans ce sens, tandis qu'Adenauer estime que cette population germanique doit revenir au sein de la « mère-patrie » avec les mines de fer, de charbon et les installations métallurgiques...

Sous la pression de Londres et de Washington, des élections vont être organisées vers la fin de l'année d'où sortiront certainement l'autonomie politique de la Sarre considérée comme nation ayant un rôle à jouer dans l'Europe en formation.

Le gérant : C. FREINET.

ans : ce qu'ils écrivent aujourd'hui suffit.

Ca suffirait même à faire déguerpir une bouche d'égout ou un fléariet au grand complet.

Peut-être pas des fléariets quand même — ils se trouveraient des affinités. Mais faites l'expérience de lire « Rivarol » à hante voix dans une bass-cour.

Finissons-en. Voici la conclusion impitoyable de Paraz :

« Ils ne vous feront pas fusiller pour cela. Ah ! si d'autres vous fusillent, parlez, ça les laisse de glace. »

Encore heureux de ne pas se faire traiter de pourvoyeurs de potes par un collaborateur de ces spécialistes de la question.

Le gérant : C. FREINET.

ans : ce qu'ils écrivent aujourd'hui suffit.

Ca suffirait même à faire déguerpir une bouche d'égout ou un fléariet au grand complet.

Peut-être pas des fléariets quand même — ils se trouveraient des affinités. Mais faites l'expérience de lire « Rivarol » à hante voix dans une bass-cour.

Finissons-en. Voici la conclusion impitoyable de Paraz :

« Ils ne vous feront pas fusiller pour cela. Ah ! si d'autres vous fusillent, parlez, ça les laisse de glace. »

Encore heureux de ne pas se faire traiter de pourvoyeurs de potes par un collaborateur de ces spécialistes de la question.

Le gérant : C. FREINET.

ans : ce qu'ils écrivent aujourd'hui suffit.

Ca suffirait même à faire déguerpir une bouche d'égout ou un fléariet au grand complet.

Peut-être pas des fléariets quand même — ils se trouveraient des affinités. Mais faites l'expérience de lire « Rivarol » à hante voix dans une bass-cour.

Finissons-en. Voici la conclusion impitoyable de Paraz :

« Ils ne vous feront pas fusiller pour cela. Ah ! si d'autres vous fusillent, parlez, ça les laisse de glace. »

Encore heureux de ne pas se faire traiter de pourvoyeurs de potes par un collaborateur de ces spécialistes de la question.

Le gérant : C. FREINET.

ans : ce qu'ils écrivent aujourd'hui suffit.

Ca suffirait même à faire déguerpir une bouche d'égout ou un fléariet au grand complet.

Peut-être pas des fléariets quand même — ils se trouveraient des affinités. Mais faites l'expérience de lire « Rivarol » à hante voix dans une bass-cour.

Finissons-en. Voici la conclusion impitoyable de Paraz :

L'AD-MI-NIS-TRA-TION contre la presse de l'Ecole laïque

Suite et fin de la documentation de l'Institut Coopératif de l'Ecole moderne

TOUS LES JOURS

J'ai toujours aimé le même chat et le même chien qui dorment près de la porte.

J'ai toujours connu la même douce maison au toit rouge au balcon usé.

J'ai toujours aimé le même chat et le même chien qui dorment près de la porte.

J'ai toujours connu la même douce maison au toit rouge au balcon usé.

J'ai toujours aimé le même chat et le même chien qui dorment près de la porte.

J'ai toujours connu la même douce maison au toit rouge au balcon usé.

J'ai toujours aimé le même chat et le même chien qui dorment près de la porte.

J'ai toujours connu la même douce maison au toit rouge au balcon usé.

J'ai toujours aimé le même chat et le même chien qui dorment près de la porte.

J'ai toujours connu la même douce maison au toit rouge au balcon usé.

J'ai toujours aimé le même chat et le même chien qui dorment près de la porte.

J'ai toujours connu la même douce maison au toit rouge au balcon usé.

J'ai toujours aimé le même chat et le même chien qui dorment près de la porte.

J'ai toujours connu la même douce maison au toit rouge au balcon usé.

J'ai toujours aimé le même chat et le même chien qui dorment près de la porte.

J'ai toujours connu la même douce maison au toit rouge au balcon usé.

J'ai toujours aimé le même chat et le même chien qui dorment près de la porte.

J'ai toujours connu la même douce maison au toit rouge au balcon usé.

J'ai toujours aimé le même chat et le même chien qui dorment près de la porte.

J'ai toujours connu la même douce maison au toit rouge au balcon usé.

J'ai toujours aimé le même chat et le même chien qui dorment près de la porte.

J'ai toujours connu la même douce maison au toit rouge au balcon usé.

J'ai toujours aimé le même chat et le même chien qui dorment près de la porte.

J'ai toujours connu la même douce maison au toit rouge au balcon usé.

J'ai toujours aimé le même chat et le même chien qui dorment près de la porte.

J'ai toujours connu la même douce maison au toit rouge au balcon usé.

J'ai toujours aimé le même chat et le même chien qui dorment près de la porte.

J'ai toujours connu la même douce maison au toit rouge au balcon usé.

J'ai toujours aimé le même chat et le même chien qui dorment près de la porte.

J'ai toujours connu la même douce maison au toit rouge au balcon usé.

J'ai toujours aimé le même chat et le même chien qui dorment près de la porte.

J'ai toujours connu la même douce maison au toit rouge au balcon usé.

J'ai toujours aimé le même chat et le même chien qui dorment près de la porte.

J'ai toujours connu la même douce maison au toit rouge au balcon usé.

J'ai toujours aimé le même chat et le même chien qui dorment près de la porte.

J'ai toujours connu la même douce maison au toit rouge au balcon usé.

J'ai toujours aimé le même chat et le même chien qui dorment près de la porte.

J'ai toujours connu la même douce maison au toit rouge au balcon usé.

J'ai toujours aimé le même chat et le même chien qui dorment près de la porte.

J'ai toujours connu la même douce maison au toit rouge au balcon usé.

J'ai toujours aimé le même chat et le même chien qui dorment près de la porte.

J'ai toujours connu la même douce maison au toit rouge au balcon usé.

J'ai toujours aimé le même chat et le même chien qui dorment près de la porte.

J'ai toujours connu la même douce maison au toit rouge au balcon usé.

J'ai toujours aimé le même chat et le même chien qui dorment près de la porte.

J'ai toujours connu la même douce maison au toit rouge au balcon usé.

J'ai toujours aimé le même chat et le même chien qui dorment près de la porte.

J'ai toujours connu la même douce maison au toit rouge au balcon usé.

J'ai toujours aimé le même chat et le même chien qui dorment près de la porte.

J'ai toujours connu la même douce maison au toit rouge au balcon usé.

J'ai toujours aimé le même chat et le même chien qui dorment près de la porte.

J'ai toujours connu la même douce maison au toit rouge au balcon usé.

J'ai toujours aimé le même chat et le même chien qui dorment près de la porte.

J'ai toujours connu la même douce maison au toit rouge au balcon usé.

J'ai toujours aimé le même chat et le même chien qui dorment près de la porte.

J'ai toujours connu la même douce maison au toit rouge au balcon usé.

J'ai toujours aimé le même chat et le même chien qui dorment près de la porte.

J'ai toujours connu la même douce maison au toit rouge au balcon usé.

J'ai toujours aimé le même chat et le même chien qui dorment près de la porte.

J'ai toujours connu la même douce maison au toit rouge au balcon usé.

J'ai toujours aimé le même chat et le même chien qui dorment près de la porte.

J'ai toujours connu la même douce maison au toit rouge au balcon usé.

Bakounine qui, d'ailleurs, en partageait les idées principales. Dans cet Appel, le congrès proclamait l'émancipation des peuples, à l'intérieur comme à l'extérieur, et dans ses conclusions proposait d'organiser un congrès pan-européen ». Et A. Springer, cité par Dragomanov, témoigne que « la grande animation des séances privées des sections était provoquée par le Russe Bakounine ».

(1) « Postif » était alors synonyme de conservatisme social et politique.

(2) Vous ne dites rien, car vous n'avez rien dit. Mais il y a une chose importante que celle de Hegel, de la pensée de Peterbach, qui fut philosophiquement un précurseur du socialisme. Dans son célèbre discours prononcé à Paris le 20 novembre 1847, ce discours qui lui valut son expulsion de France sur l'intervention de l'ambassade russe et où il célèbre le dix-septième anniversaire de la révolution polonoise, Bakounine prône la réconciliation des Polonois et des Russes par une action révolutionnaire commune contre le despotisme de Nicolas. Pour le plus grand bien de l'humanité, ne faut-il pas l'Orient, dont la situation politique et l'évolution sociale ne sont pas celles de la France ou d'Italie.

(3) Brupbacher, Préface à la Confession.

(A suivre.)

Bakounine part de Paris. Après bien des tribulations, il arrive à Prague, prend part au congrès slave — juin 1948 — et oppose à la conception étroite des panslavistes réactionnaires « sa fédération slave démocratique ». Cette fédération, qui n'est autre que la coalition des conservateurs contre les dynasties russe et autrichienne, lui préconise entre les peuples slaves, une alliance fédérative devant avoir pour base la liberté de tous, l'égalité entre tous et l'amour fraternel, le mariage comme la base de la vie sociale. Il disparaît. Il ne devait plus avoir d'autres inégalités que celles créées par la nature. Plus de castes ni de classes en quelque lieu qu'une aristocratie, une noblesse privilégiée existât encore, celle-ci devait renoncer à ses privilèges et à la tyrannie. (3)

Il convient de louer L. Perche d'avoir écarté de ce recueil les morceaux de grandiloquence alexandrine qu'on donne à apprendre par cœur aux élèves des écoles et qui risquent de masquer l'autre visage de Victor Hugo, celui du poète de l'amour, le plus grand peut-être avec Baudelaire. Des longs poèmes des « Contemplations » à ceux, plus courts, de « Toute la Lyre », c'est un Hugo tour à tour en proie aux sentiments les plus complexes, aux rêves les plus étranges et à la fantaisie la plus originale qui nous est présentée ici. Il est regrettable cependant que n'aient guère été dans ce recueil quelques-unes des « Pierres » (textes publiés pour la première fois l'an dernier) dont le caractère lapidaire, aphoristique, nous révèle un Victor Hugo concis, aspect tout à fait insoupçonné jusqu'alors.

On aurait aimé, en outre, que l'esprit présidant à ce choix se retrouvât également dans l'introduction qui reste malgré tout, tant par la sécheresse de la forme que par la minceur du contenu, fort scolaire.

(3) Edit. Pierre Seghers. Poètes d'aujourd'hui.

Et les anarchistes ayant à combattre et la société bourgeoise qui sentait en eux ses réels ennemis, et les pseudo-socialistes qui, sous couleur de transformation sociale ne visaient qu'à se faire une place dans l'exploitation

Car, s'il est exact, au sens absolu, que toute réforme qui n'attaque pas le principe même de l'exploitation de l'homme par l'homme peut être annihilée et même se retourner contre ceux pour qui elle est promulguée, par

le fait que, dans l'état social actuel, celui qui a de l'argent finit toujours par être le maître — tant que ses exploités ne feront pas bloc contre lui, — il n'en est pas moins vrai que la révolution, tout en étant l'arme suprême qui terminera le différend, ne peut être un but.

La force des choses l'imposera, elle ne peut pas être un idéal, car elle doit

Et en attendant qu'elle se fasse, il y a la vie de tous les jours, avec toutes ses misères, comme ses joies, avec ses luttes de tous les instants, aussi pour obtenir un avantage léger que pour défendre celui qui est acquis, qui veut que l'on ne se désintéresse pas de l'instant présent pour un avenir lointain.

Telle est, par exemple, la défense des salaires contre la diminution que les patrons ont toujours tendance à

opérer, ou leur augmentation sous la pression des besoins nouveaux qui se font jour, ou du renchérissement des conditions d'existence.

Telle est la réduction des heures de

travail qui, elle, reste bien une véritable conquête pour l'individu et ne peut pas lui rester indifférente, sous prétexte qu'il viendra un jour — quand ? il l'ignore — où il pourra travailler comme il l'entendra, n'ayant plus de maîtres.

G. Greene	585
G. Claser	375
A. Moravia	145
—	525
Kahler	290
A. Camus	320
—	420
—	310
R. Barjaval	150
M. Audoux	150
—	150
N. Doff	210
M. Raphaël	250
A. Huxley	230
R. Robban	465

R. Bouteau	420
J. Marestan	425
—	370
J. Cayrol	480
D. Rolin	420
—	420
—	420
G. Nançay	420
J. Anouilh	445
—	595
J. Giono	390
Baudelaire	150
Rimbaud	420
U. Sinclair	285

« Tout ce qui est, les êtres qui constituent l'ensemble, indéfini de l'univers, toutes les choses existantes dans le monde, quelle que soit d'ailleurs leur nature particulière, tant sous le rapport de la qualité que sous celui de la quantité, sont tous ensembles, plus ou moins, plus ou moins, grandes ou petites, rapprochés ou immanablement éloignés, exercent nécessairement et inconsciemment, soit par voie immédiate et directe, soit par transmission indirecte, une action et une réaction perpétuelles ; et toute cette quantité infinie d'actions et de réactions particulières, en se combinant en un mouvement général et unique, produit et constitue ce que nous appelons la vie, la solidarité

Comparez cette page — et j'insiste sur ce fait qu'il y en a beaucoup d'autres — avec votre affirmation :

« La lutte contre la création sera donc sans merci et sans morale ».

Je laisse le côté philosophique et j'aborde le seul domaine humain.

Toute la vie de Bakounine, tous les témoignages directs démentent cette affirmation. En Suisse, avant 1844, Bakounine qui a déjà commencé à s'occuper du socialisme français, est en rapports avec Weitling, le fondateur de la Ligue communiste allemande, avec Philippe Becker et Schröder, amis de Weitling.

Après son expulsion de Suisse pour ces rapports avec Weiting, il écrit, le 14 octobre 1844, à son ami Reinhold Solger : « Je travaille très assidûment à l'exposé et à l'approfondissement des idées de Feuerbach (2) ; par conséquent, j'étudie beaucoup l'économie politique, et je suis communiste de cœur. »

A cette époque, Bakounine cherchait son chemin. Il était en contact avec Lamennais, George Sand alors socialisante, Proudhon, Marx vers les idées duquel il penchait pour l'Occident. Au verso il

Justin ou les malheurs de la vertu.
Le coléon, ou qui le veut.
Scandale aux Abysses.
En gagnant mon pain.
Ma vie d'enfant.
Les manants du Christ.
Le buisson devint l'andre.
Plus profond que l'abîme.
La hache de Wandsbek (2 tomes).
Colin-Maillard.
L'enquête.
Les enfants de Vienne.
Quelques d'après.
Les enfants Jérôme (2 tomes).
Le cœur net.
Nouvelles histoires extraordinaires.
L'honneur de Pedonziue.

Nomine de la science
Un anarchiste de la belle époque...
Le Simphon fait un clin d'œil au
Fréjus
L'or
Histoires vraies
Anthologie nègre
L'enfement de la Paix
Pain de soldat
Le pain quotidien
Ils étaient quatre
Les damnés de la terre
Le trimard
Entretiens

Le 7 janvier 1849, *Le Peuple*, organe de Proudhon, publiait un éditorial commentant une lettre « de notre ami Bakounine, le boyard russe proscrit et dépouillé par les ukases de Nicolas ». L'article réfère la lutte à ce congrès de Prague, entre la tendance gauche et « les agents du tsar et ceux de l'empereur d'Autriche ». Et il poursuit :

gues dynastiques : la féodalité nobiliaire, la féodalité industrielle furent flétries, condamnées par le congrès, qui offrit son alliance aux Magyars, aux Allemands, aux Italiens, si ces peuples voulaient, de leur côté, les seconder dans la recons-

Dans ce même congrès, Dragomanov nous dit que Bakounine et un nommé Libert « se distinguèrent par leurs talents, leur instruction et leur libéralisme et, personnellement, eurent une grande influence sur leurs collègues du congrès. Bien qu'ils y figurassent à titre d'étrangers, ils furent nommés membres du Comité des mandats de la conférence ». L'archevêque russe fit l'*Appel* à tous les peuples d'Europe. Ce projet définitivement rédigé par Palatzki, fut accepté dans la séance plénière du congrès ; il doit être considéré, en quelque sorte, comme l'œuvre de

La Société

DE l'Allemagne d'après-guerre, après une série souvent les

Après une série souvent lassante de « témoignages », nous parvient enfin un roman qui ne doit rien, pour une fois, à cette fameuse école documentariste dont on nous rebat les oreilles. Avec *La Société du Grenier*, Ernst Kreuder s'écarte résolument de tout procédé narratif, et nous tire comme d'un chapeau, de rien, inattendue de hasards et de rencontres, qui, sur l'air d'orgue de barbarie, révèle les aspects les plus ténébreux de l'aventure gratuite. Cette association hétéroclite de personnages essentiellement *libres*, vivant au gré total de leur fantaisie, et se refusant aux dictats d'un monde dont ils contestent la logique, Kreuder ne l'intitule « Irréaliste » que par pure convention verbale : leur action foncièrement mystifiante les situerait tout aussi bien sur le plan du surréalisme. A hauteur des échasses d'un homme-sandwich, l'œil plonge au sein des cryptes où tourbillonne un clown, jusqu'aux oubliettes d'un ermite aux rebords policiers, lequel, distribuant les indices d'une course au trésor, fournit aux conspirateurs le masque ambulant d'un bateau-mouche. Au lecteur

la surprise agréable de surprendre
les secrets de ce capricieux mése-

ces secrets du monde, pour l'incertitude d'acquiescer, outre l'expression d'un optimisme très peu conventionnel, un style qui n'a de précédent que celui, désolément d'un Gilbert Keith Chesterton. Enfin, sur l'exercice de la liberté, Kreuder leur offrira, en suite d'une longue liste de recettes pratiques, cette envolée finale vers la connaissance poétique, que seuls reculent quelques-uns des Grands Livres : *Moby-Dick*, *Gordon Pym*, *Vathek*. Ce « moulin qui tourne au fond d'un miroir », n'est-il pas singulièrement proche des blanchisseurs révélateurs qui s'étendent, depuis l'*Arctique*, jusqu'au fin fond de l'antre d'Eblys ?

Robert BENAYOUN.

REDACON-ADMINISTRATION
LUSTRE René - 145, Quai de Valmy
PARIS (10^e)

FRANCE-COLONIES
1 AN : 1.000 Fr. — 6 MOIS : 500 Frs
AUTRES PAYS
1 AN : 1.250 Fr. — 6 MOIS : 625 Fr.
*Pour changement d'adresse joindre
30 francs et la dernière bande*

s	G. Greene	585
	—	375
	G. Claser	740
	A. Moravia	145
	—	525
ie	Kahler	290
	A. Camus	320
	—	320
Caligula	—	420
	—	310
	R. Barjaval	150
	M. Audoux	150
	—	150
laire	N. Doff	210
de misère	M. Raphael	255
	A. Huxley	420
it vaincu	R. Robban	465
	R. Bouteff	420
rdille	J. Marestan	255
sur	—	375
ps	J. Cayrol	480
	D. Rolin	420
	—	420
	G. Nançay	420
	J. Anouilh	445
	—	590
	J. Giono	390
	Baudelaire	150
	Rimbaud	420
	U. Sinclair	285

Sade	945	La jungle est neu
M. Hindus	300	L'enfant
L.-F. Céline	780	Le bachelier
M. Gorki	345	L'insurgé
.....	345	Héloïse et Abélar
G. Regler	675	Bon pied, bon ce
M. Sperber	645	Tout un monde
.....	650	Coups de han
A. Zweig	825	Les frères Karam
R. Neumann	560	Lettres personnel
.....	340	leur
.....	270	Les Conquérants
.....	420	Fontamara
E. Wieschert	1.170	La 25 ^e heure
G. Markor	70	Treize à la douz
E. Poë	480	Six filles à mari
R. Rabinaux	450	Diable de Patrick
A. Dhôtel	585
A. Sergeant	420
E. Vittorini	380	Paroles
B. Cendrars	330	Spectacle
.....	330	Les soliloques du
.....	405
H. Peulaille	270	L'art nègre
.....	495	Marrant en Afric
.....	230
.....	240
E. Bachelet	250	ED
P. Léautaud	790	Le bonheur intim

re	S. Chapman	495
.....	J. Vallée	230
.....	—	230
.....	—	230
.....	R. Vaillant	165
.....	—	330
.....	R. Nil	255
.....	J. Malaquais	790
.....	Dostoevski	230
.....
.....	C. Mannoni	420
.....	A. Malraux	405
.....	I. Silone	405
.....	Georgiuh	605
.....	E.-F. Gilbreth	420
.....	420
.....	Kenney	420
.....

ART ET POESIE

.....	J. Prévert	635
.....	—	690
pauvre	J. Rictus	395
.....	—	480
noire	P. Ringel	300
.....

UCATION SEXUELLE

.....	Naguib Riad	615
-------	-------------------	-----

PINAY

boycotteur de l'échelle mobile

DES Folies-Bourbon à la Poupinière du Luxembourg, les textes sur l'échelle mobile font la navette. En première, en seconde lecture, on bifte, on rature, on transforme le texte initial.

La déposition du projet de loi sur l'échelle mobile était loin d'avoir notre accord. D'abord, parce qu'il ne prévoyait pas comme clause essentielle l'établissement de la parité salaires-prix, et la non hiérarchisation dans son application.

Que va-t-il en sortir ? Un étrange salmigondis.

Ceux qui hier ont voté le texte au Parlement, le voteront-ils demain ? Ce n'est pas certain. Quelles que soient leurs décisions, elles n'apporteront pas à la classe ouvrière ce qu'elle désire, ce qu'elle veut, ce qu'elle doit conquérir par l'action.

Cela permettra, sans aucun doute, de ne point compter sur l'action bénéfique des « représentants » ouvriers, illusions encore trop profondes.

L'échelle mobile, revendication ouvrière, est une brèche dans l'économie capitaliste. Une petite brèche, certes, mais son application dans les termes définis par les communistes libertaires, amenuise l'apport de profits exorbitants des tenanciers du régime d'exploitation.

Ce n'est pas parce que Pinay veut nous faire le coup de la baisse, que la classe ouvrière est disposée à abandonner cette revendication. Elle n'est nullement prête à la reléguer en seconde zone, attendu, que les bonzes des centrales syndicales seraient, eux, plutôt enclins à la faire.

L'unité d'action qui se réalise à la base, malgré les pontifes, malgré le sabotage des politiciens syndicaux, est le premier pas vers une action généralisée, vers la grève avec des buts strictement économiques.

Le flot monte. La marée pourrait bien balayer tous les faux capitaines.

La classe ouvrière exige l'échelle mobile, non pas celle travestie par ceux qui lui promettent beaucoup et ne lui apporte rien. Mais celle qui élèvera son niveau de vie présentement.

Nous sommes pour la revendication immédiate de l'échelle mobile parce que celle-ci à l'agrément de la classe ouvrière.

Les communistes libertaires sont solidaires de leur classe, de la classe ouvrière.

LIB.

DANS LE TEXTILE

La productivité accroît la misère des ouvriers

LA rapacité patronale qui pèse de plus en plus sur l'ouvrier, sous la forme scientifique de rationalisation du travail, en arrive à son stade le plus cruel. Le ne parvient ici que de son application dans l'industrie textile où dans la plus forte proportion ce sont les femmes qui en subissent les désastreuses conséquences ; quoique les hommes en soient également victimes dans son application.

Dans la majorité des entreprises cette rationalisation a pour base scientifique : le chronométrage, agrémenté de tarifs calculés en valeur point textile des plus complexes, ce qui met les ouvriers dans l'impossibilité de contrôler leur compte. Il se produit donc cette chose des plus arbitraires et écoeuvrées : des ouvriers travaillant sans savoir comment ils seront payés pour leur travail fourni.

Les chronométrages se font à la moindre constatation de hausse de la production et occasionne une diminution automatique des tarifs.

« Car les patrons ne veulent admettre sous aucun prétexte que cette augmentation de production constatée puisse venir d'un effort de l'ouvrier. Non ! L'amélioration de la production signifie : meilleure qualité de matière ou technique, etc... ; les ouvriers n'ont pas à en profiter. »

Il se produit donc ceci dans la ma-

Chez S.O.F.A.M.

A la S.O.F.A.M. où je travaille actuellement, la mentalité syndicale est bien basse, je vais vous expliquer pourquoi. Dans cette usine, la Direction, non contente de faire travailler les ouvriers 48 heures et même 56 heures par semaine — certains ont même fait 24 heures consécutives — ou d'essayer de faire admettre des systèmes de primes — voir le « Lib. » du 22 février 1952, no 303 — tente de faire baisser les salaires en substituant aux professionnels des ouvriers spécialisés qui sont payés moins cher, et en refusant à ceux qui font un travail de P2 de les payer aux tarifs correspondants, même qu'un jeune ouvrier, demandant de passer à cette catégorie — il en faisait d'ailleurs le travail, même en passant l'essai — alla chercher deux délégués du personnel (un de ces deux délégués faisait un travail au-dessus de sa catégorie) qui donnèrent raison au patron, car l'ouvrier avait mis trop de temps à faire une série de pièces. Les temps calculés pour ces pièces avaient été pris sur une machine équipée pour les faire vite. Cet ouvrier refusa alors de faire ces pièces et, écoeuvé de l'apathie des délégués, donna son compte, qui fut aussitôt accepté par le chef du personnel Vespierre — ancien délégué lui-même.

A la suite d'une grève qui s'est terminée il y a 15 jours, la Direction augmenta les salaires et donna 2 FRANCS AU MANŒUVRE ET 11 FRANCS AU P2. Les ouvriers s'étaient réunis pour discuter de ce qu'il fallait faire, et désirant continuer à travailler, se virent refuser l'entrée de l'usine, et ces ouvriers sages et aimants les lois apprirent les filles, mais évidemment, ils ne purent retravailler que le lendemain — confiants dans l'avenir et leurs délégués en tête.

On est loin de ces délégués qui étaient dans la C.G.T. lors de sa fondation, et qui voyaient dans leur nomination plus un apostolat qu'une plaquette. Si les délégués, maintenant, ne sont plus capables d'en faire autant, qu'ils démissionnent. Les revendications seront mieux soutenues devant le patronat par les ouvriers qui n'auront plus ce boulet aux pieds à traîner.

JEAN-PIERRE (Correspondant).

AMI LECTEUR, deviens correspondant du « LIB »

Dans l'entreprise où tu travailles, dans la localité où tu vis, il se produit chaque jour quelque événement intéressant la collectivité. Une lettre, une phrase, une ligne à notre adresse : 145, quai de Valmy, et nous serons au courant de ce qui se passe dans ton entre-

prise ou dans ta localité. Le Libérateur ou bien la Fédération anarchiste, les lecteurs de notre journal ou bien les militants seront informés. Tu nous aidas ainsi dans notre lutte !

LIB.

LE LIBERTAIRE

ORGANE DE LA FEDERATION ANARCHISTE

L'usine aux ouvriers :: La terre aux paysans

Les prolos parlent aux prolos

UN CLIMAT D'OPPRESSION

L'UNIVERS de cheminées, de gazobouillis, de rues noires, couloirs souvent entre deux murs hostiles, les taudis, les bas salaires et l'implacable tristesse qui pèse sur ces lieux où des hommes vivent en foule au pied des usines monstrueuses ne forment que l'aspect matériel de la condition prolétarienne ; de notre condition.

Il faut pénétrer dans l'usine, vivre au cœur même de ces entreprises créées par nos mains pour se rendre compte qu'une oppression toute morale, certes, mais combien rigoureuse, provoque en nos cœurs un sentiment que nul sociologue bourgeois n'a jamais éprouvé, un sentiment que nul ne connaît s'il n'a été lui-même un certain temps prolétaire.

L'hostilité du milieu technique n'est pas seulement du travail mécanisé, automatique, au bruit infernal, à la création inconsciente qui est la raison du fractionnement d'un tout poussé

à l'extrême, de la poussière, du camibou, de la fatigue, de la monotonie exaspérante que provoque la vue du même engrenage, du même arbre à came tournant à la même cadence pendant des heures et des heures qui n'en finissent plus. Non. Mais tout cela ajoute encore et pèse d'un poids terrible sur cette invraisemblable anomalie qui fait de nous les éléments les moins importants de l'usine. Il n'y a qu'à ouvrir le portail ou donner un coup de téléphone : du matériel humain il y en a plein les rues ! Dès qu'il arrive, on lui dit : « Vous avez ceci et cela à faire ». C'est tout. Et le voilà derrière une « bécane », petit, invisible presque, dévoré par les billes, les presses, les câbles, abandonné en tant qu'homme. Mais surveillé de près en tant que O.S., qui, machine de chair et de sang qui doit produire, qui ne doit pas s'arrêter, ni parler (en hurlant) au compagnon de chaîne.

Entre nous et les « blouses blanches » aucun contact. L'ingénieur, le technicien a tout à fait oublié que la machine est servie par un homme. Il ne connaît que la machine ; il s'en approche, l'examine, sort son compte-tours, réfléchit un moment, s'éloigne. L'homme, qui s'était reculé, reprend sa place. Deux mondes. Deux classes, plus précisément : le prolétaire et le petit-bourgeois qui sont en général les cadres.

Eux sont en haut. Nous, en bas. Car nous ne sommes que des O. S., c'est-à-dire rien moins qu'un boulot. Pourtant on n'a pas oublié que malgré tout nous restons des hommes, qu'il faut nous surveiller. Car enfin, voici une usine qui vaut une prodigieuse fortune, elle est peuplée par des centaines d'ouvriers, de gens qui peuvent casser, saboter, voler... La surveillance, donc, doit être extrêmement sévère, méticuleuse, les interdictions nombreuses, le règlement très étudié. Les ouvriers représentent, pour la société industrielle, un perpétuel danger. On les numérote, on les classe grâce

à une hiérarchie arbitraire : les OS-1 OS-2, P-1, P-2, P-3, qui provoque la compétition qu'avivent les primes, les gratifications diverses. A l'extérieur, l'œuvre de division est reprise en main par une collection de charlatans de la politique et du syndicalisme. Derrière ceux-ci se profile l'ombre du flic ; ils sont les domestiques du patronat et de l'Etat. Leur rôle est de tenir en tutelle ce prolétariat à qui l'on n'accorde jamais qu'un indigne espoir alimentaire ; à qui l'on offre toujours les « valeurs » afin qu'ils se persuadent qu'une « loi naturelle » les oblige à l'obéissance passive et que ne s'abolisse pas l'adoration des chefs qui fait les Etats puissants et la fortune des patrons.

Le milieu d'usine est la réplique sans pudeur du milieu social. Aucun dégradé ne nous sépare des privilégiés : ingénieurs, directeurs, qui ont leurs voitures rangées dans la cour. Les actionnaires sont loin... Eux sont là. Ils sont nos exploitateurs de fait. Et nos surveillants, nos flics. Ils sont les gardes-chiourme les plus intelligents, les plus efficaces du patronat. Nous ne sommes, en effet, plus que des accessoires de machines, nous devons les suivre. Si nous fléchissons, la production ralentit. Alors, on change l'accessoire, nous retrouvons notre liberté. La seule que nous connaissions : celle de crever de faim.

De ce fait, une sourde crainte régnait sur ces lieux. Et cette usine qu'un souffle colossal anime jour et nuit, cette usine que nous avons bâtie, qui crée des richesses par monceaux, qui serait morte sans nous, est notre prison. Elle nous domine, elle a raison de nous. Jamais un chant n'y a retenti, la joie y est inconnue, on la jugerait insolite. Notre seul et fervent espoir, chaque jour renouvelé, est le coup de sirène libérateur. Il nous pousse, troupeau désordonné, vers le portail béant, vers là-bas, vers la rue. La rue triste et sale. Et puis, demain matin, au petit jour, en longues files silencieuses, nous nous retrouverons aux mêmes

endroits, hâtifs, courbés, écoeuvés, à la pensée des heures, de ces heures maudites qui ne passent plus, qui se figent au cadran et que nous allons subir.

Notre travail, source de toute prospérité, n'est pour nous qu'une malédiction. Il nous déshumanise alors que, au contraire, il devrait nous élever, nous grandir. Nous verrons pourquoi, très prochainement.

ERIC-ALBERT.

LE COMBAT OUVRIER

Grèves en Italie

DEPUIS un mois environ, les travailleurs italiens ont intensifié leur lutte.

Grèves de harcèlement, débrayages répétés, grèves générales de corporation sont les armes qu'ils utilisent de plus en plus pour lutter contre le chômage grandissant, les salaires de misère, le trop grand nombre d'heures. Ces mouvements sont le fait de dizaines de milliers d'ouvriers de toutes appartenances syndicales.

A Gênes, chez Ansaldo, les travailleurs agissent contre le licenciement de 800 des leurs pour « raisons d'économie ». Vendredi dernier, une grève générale des mineurs eut lieu. Les métallurgistes de Florence, de Livourne et de Turin se sont, eux aussi, mis en grève.

Les ouvriers des compagnies pétrolières luttent déjà pour la signature d'un contrat collectif entre eux et leurs compagnies.

De même les immenses usines de pneus Pirelli et Michelin sont en effervescence.

Pour nos camarades d'Italie les problèmes économiques et sociaux se posent avec plus d'acuité encore que pour nous-mêmes.

Ils ont en effet à lutter contre l'accroissement d'un chômage déjà immense et contre des conditions de vie pires que celles qui nous ont imposées.

S.

LE COMBAT PAYSAN

Coup de force des gros fermiers du Nord

AU Congrès national des fermiers et métayers qui vient de se tenir à Paris, les 11 et 12 mars, au siège de la C.G.A., 8 fédérations du sud-ouest sont exclues. 50 départements étaient représentés par 120 délégués environ. On sait que les fermiers et métayers représentent le tiers des exploitants de France ? Au dernier recensement (celui de 1946), leur nombre s'élevait à près de 700.000 sur 2.160.000 exploitants.

La situation matérielle de ces 700.000 familles paysannes est aujourd'hui encore plus critique que celles des autres exploitants, car en plus des difficultés que connaissent les autres cultivateurs du fait de la politique de guerre de nos dirigeants, disparité des prix industriels, agricoles, etc., ils sont

en plus écrasés par des fermages de plus en plus lourds.

On s'attendait donc devant une situation aussi critique des fermiers et métayers à ce que les délégués au quatrième congrès aient comme préoccupation essentielle de renforcer l'unité de leur organisation nationale.

On a assisté, au contraire, à une offensive de quelques gros fermiers capitalistes du Nord de la France afin de détruire l'unité de l'organisation nationale et d'écarter de la direction nationale les meilleurs défenseurs des fermiers et métayers. C'est pourquoi, au cours de la première journée du congrès le président à manoeuvré pour exclure toute une série de fédérations départementales de fermiers et métayers, sous prétexte que les fédéra-

tions d'exploitants de ces départements étaient en conflit avec la Fédération nationale des syndicats d'exploitants dirigée par M. Blondelle. Etant donné que l'exclusion de ces départements était tout de même difficile à faire accepter, on a décidé en fin de compte qu'elles seraient maintenues au sein de la Fédération nationale pendant un an, mais qu'elles n'auraient pas de représentants au sein du Conseil d'administration. Ainsi, l'objectif est atteint : on se réserve d'empêcher les cotisations et ce sont les gros fermiers capitalistes qui dirigeront désormais l'organisation nationale des preneurs. On a assisté en fait à une manoeuvre politique de la part de ces gros fermiers capitalistes pour accaparer la direction de l'organisation nationale des

fermiers et métayers. Par exemple : les fédérations départementales du nord de la France où cependant les sections locales de fermiers sont inexistantes avaient fait des versements massifs de cotisations, 2.400.000 fr., à l'organisation nationale la veille du congrès pour obtenir la majorité des mandats et réaliser ainsi leur opération de division.

Le but de ces manoeuvres est évidemment de transformer la section nationale des fermiers et métayers en une officine progouvernementale et de tenter d'empêcher ainsi les preneurs d'exprimer leur mécontentement. Mais cette manoeuvre n'atteindra pas son but.

Les fédérations départementales des fermiers et métayers ont à leur majorité dirigées par d'authentiques preneurs, des militants paysans qui ont fait leurs preuves.

Grâce à ces directions départementales, grâce aux innombrables sections locales, la lutte des preneurs va encore s'accroître pour la défense et l'amélioration du Statut du fermage.

Camarades paysans, l'heure est grave. Unissons-nous, renforçons nos syndicats départementaux pour qu'au prochain congrès nous puissions écraser les gros capitalistes agraires.

F. DUMAS n'est plus

La Départementale C.N.T. du Tarn porte à la connaissance des camarades C.N.T. et des militants de la F.A. l'annonce du décès du camarade Francis Dumas, de Mazamet, à l'âge de 54 ans.

Secrétaire des Syndicats C.N.T. mazamétains, doué d'une combativité et d'une morale anarcho-syndicaliste très étendue et très sincère, il avait en ce poste et durant son passage à Mazamet, réussi chose naturelle et conséquence du poste qu'il occupait, à se mettre à dos tout le patronat de cette localité, par suite de la vigoureuse défense des intérêts syndicalistes dont il avait assumé bénévolement la charge. Ceci l'avait inévitablement conduit ces derniers temps à ne pouvoir trouver d'emploi. Ces ennemis ajoutés à une faiblesse cardiaque qui le minait, l'ont certainement conduit à ce trépas prématuré.

La Départementale du Tarn, en cette douloureuse circonstance, ainsi que tous les nombreux amis qu'il avait su se faire, s'inclinent avec un profond respect devant cette tombe, et assurent à sa famille, à sa mère et à sa compagne, si douloureusement touchées, la part qu'il leur prend à leur affliction.

Pour la Départementale du Tarn
Le Secrétaire : L. SALVETAT.

DANS LE BATIMENT

Fin de la grève à Perpignan

Ce fut le 18 février que les ouvriers du bâtiment ont déclenché une grève illimitée pour une augmentation de salaires. La grève fut votée à l'unanimité par tous les ouvriers, sans distinction de tendances syndicales.

La C.G.T. prenait en main la direction de la grève. Après 10 jours de

grève, les employeurs offraient 5 % d'augmentation à compter du 18 février et 6 % à compter du 17 mars, ce qui fait qu'un manoeuvre percevait un salaire de 112 francs de l'heure, un ouvrier spécialisé 116 et un ouvrier au 3^e échelon 130 francs de l'heure.

Les dirigeants de la C.G.T. voulaient finir la grève et naturellement

ils avaient déjà préparé toute la clique, proposant à l'assemblée un référendum par entreprise en demandant à chaque ouvrier ses opinions partielles, c'est-à-dire oui ou non pour la reprise du travail. L'accord fut pris que les entreprises se réuniraient à 9 heures du matin et à 11 heures assemblée générale.

Comme il fut dit, à 9 heures le référendum eut lieu, malgré que les trois quarts des ouvriers soient absents. Au cours de ce référendum les absents eurent droit au vote, chose injuste, car lorsqu'il s'agit d'une assemblée seuls les présents ont droit de décision. A 11 heures, l'Assemblée eut lieu, ne donnant aucun résultat.

Un camarade de la C.N.T. protesta et intervint dans la discussion. Il dit que quoique beaucoup de camarades ne soient pas là, tous ceux travaillant dans la même entreprise qui sont présents, dans la salle et il demande à l'Assemblée autorité suprême — de décider oui ou non de la reprise du travail. Naturellement, ce fut les trois quarts de l'Assemblée qui opta pour la continuation de la grève.

Dans son intervention notre camarade dénonça la manoeuvre des chefs de la C.G.T., mais toute la clique, mise sur pied de guerre, réagit, obligeant l'assemblée à la reprise du travail.

Maintenant, c'est à vous, camarades de la C.G.T., de faire la conclusion.

G. V. (Correspondant).

Insalubrité aux P. T. T.

Un mal qui répand la terreur, mal mystérieux puisque aucun médecin ne s'est encore risqué à proposer un diagnostic, frappe à Moulins les postiers du bureau des P.T.T. de la gare. Ce « mal professionnel » présente, chez quelque 25 employés, de constants symptômes : frissons brusques, accès de fièvre accompagnés de douleurs lombaires et musculaires, amaigrissement, fatigue, toux. La fièvre tombe à la suite d'un traitement de cinq jours à l'auréomycine.

Le mal, non contagieux, n'a pas dépassé le cercle des postiers, de sorte que le directeur du Service départemental de santé de l'Allier a pu avancer qu'il ne s'agissait peut-être que « d'un catarrhe saisonnier localisé au bureau-gare de Moulins en raison des conditions malsaines de travail ».

M. le Ministre des P.T.T. pourrait peut-être nous informer davantage sur ces conditions malsaines. Il est très normal maintenant aux P.T.T. de pousser à la productivité, afin de résorber le nombre de fonctionnaires d'un service public indispensable. Qu'importe à un ministre la vétusté,

l'insalubrité des locaux où travaille le personnel. Les conditions d'hygiène sont loin d'être le souci d'un ministre. Votre collègue de la Santé publique pourrait peut-être faire un petit tour dans vos services. A moins que... lui aussi, se moque éperdument de l'hygiène sociale des travailleurs.

J. J. (Correspondant).

CAMARADES !

Tous à l'écoute

tous les JEUDIS, vers 20 h. 50 sur la Chaîne Nationale

« ENTRETIENS » avec André BRETON